Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	20

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année. — Numéro 24. — 4 Novembre 1849.

De l'avenir que l'Autriche se prépare.

Quel avenir préparent à l'Autriche les actes de son cabinet vis-à-vis des nationalités subjuguées? Cet avenir est facile à prévoir. Les assassinats juridiques commis simultanément sur douze généraux hongrois, le 6 octobre, à Arad et à Pest, ont laissé parmi tous les sujets de l'Autriche une impression d'horreur qui ne s'éteindra pas de longtemps. Le seul fait que ces exécutions ont été ordonnées précisément pour le jour anniversaire du meurtre du comte Latour, en rendant évidents les froids calculs de vengeance de la camarilla, prouve combien peu l'impartiale justice a dicté l'arrêt lancé contre tous ces braves, dont l'unique crime était d'avoir trop souvent battu les Autrichiens, et d'avoir, trop confiants dans l'honneur militaire, dans l'honneur impérial, déposé volontairement les armes devant des forces quatre fois plus nombreuses que les leurs.

« Le choix prémédité du 6 octobre comme jour de leur exécution, dit la *Sud slawische zeitung* jette sur tous ces arrêts une affreuse lumière qui glace d'indignation l'ennemi même le plus fanatique des Maghyars. Un juge équitable ne se laisse pas entraîner à de pareils caprices ; il punit chacun suivant la mesure de sa faute ; il ne souffre pas que de deux criminels également coupables, celui qui s'est défendu avec audace jusqu'à la fin, soit renvoyé libre, tandis que l'autre, qui s'est rendu sur la foi du pardon, est pendu. Quand les uns ont trouvé grâce à cause des bons remparts derrière lesquels ils s'étaient retranchés, on n'a plus le droit de traîner les autres au gibet. Pourquoi Georgey se promène-t-il sans crainte à Klagenfurt, pourquoi Klapka s'est-il montré au théâtre même de Presbourg, quand à Pest on fait périr ses frères d'armes par la main du bourreau ?

« Il y a des centaines de milliers d'hommes aussi dignes de mort que Batthyani, à en juger par le texte de sa sentence. Quant aux circonstances aggravantes ou à la prétendue complicité de ce magnat dans le meurtre de Latour, pourquoi les a-t-on passées sous silence ? Il aurait fallu dévoiler ce mystère dans l'intérêt de la dignité de l'Autriche et de l'indépendance de ses juges. De plus, cette sentence lancée si tard, seulement après la prise de Comorn, donne à l'Autriche l'air d'avoir combiné astucieusement son plan pour abattre à son aise, et sans péril pour elle, les plus hautes têtes de pavots dans le champ de ses ennemis. ..... Nul doute qu'une pareille conduite ne nuise à l'Autriche beaucoup plus que n'aurait fait la clémence. L'Autriche, par là, s'est fait à elle-même une profonde blessure. Elle a, par ces exécutions ignominieuses, ébranlé les bases aristocratiques, seul appui de son gouvernement dans un pays aussi républicanisé que l'est la Hongrie. Elle a détruit de ses propres mains l'auréole d'inviolabilité qui enveloppait la noblesse, ce qui, à une époque démocratique comme la nôtre, amènera nécessairement de terribles conséquences... Là-dessus tous les organes les plus divers de la presse sont d'accord. Il ne nous est pas permis d'en dire davantage. Nous n'ajouterons qu'un mot : c'est qu'à notre avis le sang est un mauvais mortier et la potence un dangereux piédestal pour un État encore aussi peu solide que l'Autriche constitutionnelle »

Ce n'est pas nous qui portons sur l'avenir ces tristes pronostics : ce sont les organes mêmes du plus fidèle des peuples de l'Autriche, du peuple croate. Chez les Serbes, il n'y

a pas, il est vrai, de journaux qu'on puisse citer; car l'Autriche les a tous abolis. Mais les faits parlent : Dans toutes les provinces où habite cette race héroïque, son dévouement aux Habsbourg a amené l'anéantissement de sa nationalité. Errant par milliers, sans feu ni lieu, dans les campagnes, les familles des défenseurs de l'Autriche se voient maintenant interdire par elle jusqu'à leur costume slave, jusqu'à l'inoffensif bonnet rouge, trait distinctif des patriotes illyriens. De leur voïévodie et de son organisation tant de fois promise, il est défendu même de parler. La voïévodie serbe est rentrée comme nn fantôme dans le néant. Ecoutez le patriarche spirituel de ce peuple, Raïatchitj, se plaignant à la cour de Vienne : « C'est du sein de mon peuple, dit-il, que partit, il y a à peine un an, le premier cri, le premier rayon d'espérance pour le rétablissement de l'Autriche, déjà à moitié détruite. Notre appui persévérant a décidé la victoire; et maintenant que nous avons reconquis la paix, où en sont les fruits? Loin d'être délivrés, comme nous le pensions, du joug étranger, il pèse sur nous plus pesant que jamais, en dépit de la parole impériale qui avait garanti aux Serbes leur existence à part comme nation.... Loin d'obtenir les droits promis, ils se voient devenus la proie d'une masse d'employés haineux, qui dénoncent comme autant de révoltes leurs plaintes les plus légitimes; et pendant ce temps, des bandes innombrables de mes compatriotes, mourant de faim dans leur propre patrie, errent comme des sauvages sans aucune consolation chrétienne, au milieu de l'Europe civilisée. »

Croit-on franchement qu'après avoir fait une pareille expérience, les Croates et les Serbes seront tentés de recommencer leur lutte en faveur de l'Autriche? Qu'il arrive une secousse, une attaque quelconque du dehors, et l'Autriche se verra abandonnée de tous. Sera-ce peut-être les Polonais de Galicie ou les Maghyars qui la soutiendront? Voyez les Galiciens : à qui demandent-ils un refuge contre les sicaires de l'Autriche? A qui lèguent-ils la vengeance contre leurs bureaucrates allemands? A la Russie. Espère-t-on mieux des Maghyars? Chez eux les échafauds autrichiens sont depuis un an en permanence. On annonçait il y a quelques jours qu'ils avaient cessé de fonctionner depuis l'exécution de Batthyani. Erreur! Les derniers journaux nous apportent la liste d'une vingtaine de pendaisons nouvelles, parmi lesquelles se remarque celle du vieux et vénérable baron Perenyi et du célèbre Madarasz. Serait-ce les sommités seules qu'on poursuit? Mais le sanguinaire caprice des juges s'attaque aux plus pauvres artisans. Deux ouvriers tailleurs viennent d'être condamnés à dix ans de fers, pour avoir, dit leur sentence, fourni des uniformes aux rebelles, comme si tous les tailleurs de la Hongrie n'avaient pas, de gré ou de force, commis la même faute.

De si absurdes vengeances rendent inévitable une réaction. L'Autriche est désormais dévoilée aux yeux de ses peuples; elle leur a prouvé, à force d'excès, qu'il ne saurait y avoir au monde de tyrannie pire que la sienne. Le *divide et impera* a fait son temps. On a réduit les Maghyars à regretter même le départ des Russes de leur pays. Les Slaves de Hongrie, de leur côté, en viennent à regretter la chûte des Maghyars, qui les opprimaient moins que ne font les Autrichiens. Dans cet état de choses, le pardon mutuel est facile. Maghyars, Slaves, Roumains, tous sont devenus frères, tous se sentent amis contre leur ennemi commun. Une haine acharnée, une ligue générale contre sa domination, tel est l'avenir que l'Autriche s'est préparée.

Opinion de M. Bastide sur la Pologne dans ses rapports avec la France et avec l'Autriche.

Le professeur Raumer, envoyé du parlement de Francfort et du vicaire de l'empire allemand près la République française, au temps de la présidence de M. Cavaignac, vient de publier dans une brochure l'histoire de sa mission à Paris. Cette relation est curieuse, du moins en ce qui touche les rapports de la France et de l'Allemagne avec les Slaves. « La question polonaise, écrit M. Raumer, est usée à Paris par la faute des Polonais eux-mêmes. Il ne vient ici à l'idée de personne de faire la guerre dans leur intérêt. *Si quatre Polonais,* me disait le ministre des affaires étrangères, M. Bastide, *se trouvent ensemble, chacun d'eux séparément accuse les trois autres de haute trahison.* »

En vrai Prussien, M. Raumer ne peut dissimuler sa joie de voir un ministre des affaires étrangères français se tromper si grossièrement sur l'esprit public polonais. Que M. Bastide ait réellement tenu ce propos, c'est ce dont nous voudrions pouvoir douter, si les actes de son ministère ne l'attestaient pas suffisamment. Qu'il y ait dans l'émigration et dans la Pologne même différents partis, comme il y en a dans tous les pays du monde, c'est aussi ce qu'on ne saurait contester. Mais que ces partis en soient venus au point d'acharnement et d'absence de patriotisme où sont arrivés aujourd'hui les partis qui déchirent la France, c'est ce que nous pouvons nier hardiment.

Les Polonais, tous unis dans la poursuite d'un même but, diffèrent sur le choix des moyens. Ils discutent ensemble avec toute la chaleur de leurs âmes convaincues, mais ils ne s'entre-accusent pas de trahison. Si M. Bastide eût daigné prendre connaissance des débats parlementaires de Vienne, de Kremsier, de Brandebourg et de Berlin, il aurait vu combien, à ces diètes diverses, les députés polonais ont su voter avec ensemble et presque avec unanimité. Comment faire concorder le jugement de M. Bastide avec l'harmonie parfaite que la Prusse admire aujourd'hui entre les députés polonais des deux chambres de Berlin, où siégent des princes, des comtes, des prêtres, de petits gentilshommes, des bourgeois et jusqu'à un paysan de la Poznanie, sans qu'aucun d'eux songe à lancer contre les autres une accusation de félonie pour différence d'opinion sur les questions sociales. En enlevant aux Polonais bien des illusions, la révolution de février leur a appris à ne compter désormais que sur eux-mêmes et sur leur union intérieure. Les dédains de M. Bastide et de son parti auront eu du moins ce résultat qu'ils

ont forcé les Polonais à se retirer de bien des entreprises où ils n'étaient que les auxiliaires de la France, pour concentrer enfin toute leur énergie dans le seul amour de leur patrie.

C'est là un résultat dont les ministres français auront bientôt à se repentir amèrement. Mais quand même il n'y aurait pas de remède à cette faute, et quand même M. Bastide l'eût jugée irréparable, comment pouvait-il lui, représentant de la politique française, parlant à un diplomate prussien, à un plénipotentiaire de l'Allemagne, reporter ses sympathies de la Pologne sur l'Autriche? L'Autriche n'est-elle pas en Europe le dernier État dont la France puisse désirer l'agrandissement? Pourtant, à en croire l'historien Raumer, M. Bastide désire voir le joug autrichien s'appesantir tout puissant sur les Slaves, les Hongrois et les Italiens. Les possessions impériales en Italie ne lui paraissent pas même assez grandes. Voilà à quelles excentricités nos ministres sont conduits par l'oubli de l'alliance polonaise.

Proclamation du général Rybinski,

AU SUJET DU DÉPART DES RÉFUGIÉS POLONAIS POUR L'AMÉRIQUE.

Péniblement affecté par le départ volontaire d'un nombre déjà malheureusement trop considérable de réfugiés polonais pour l'Amérique, voyant dans ce fait une triste abdication de la mission glorieuse pour laquelle l'émigration vient de passer dans l'exil dix huit années d'attente, le dernier général en chef de l'armée polonaise, M. Rybinski, a cru devoir adresser à ses compatriotes un remarquable manifeste, dont nous citerons ici les principaux passages.

« Concitoyens, il n'existe pas de motifs graves pour abandonner la place que nous avons occupée jusqu'à ce moment. Notre honneur national et la situation politique de l'Europe nous conseillent d'y rester encore. Nous ne devons clore la durée de notre exil par aucune action qui serait de nature à compromettre nos engagements, notre dignité et nos nobles malheurs. »

« La révolution de 1848 nous ouvrait une belle perspective. On y a renoncé trop légèrement. On s'est jeté partout sans intelligence et sans but..... Nos espérances sont gravement compromises; mais elles ne sont pas éteintes, pourvu que nous présentions au monde le spectacle de l'union, dans nos pensées et dans nos actes. Les militaires ont constamment donné l'exemple d'un dévouement réfléchi à l'ordre et à l'autorité. Nous devons soutenir notre rôle jusqu'au bout, sans jamais désespérer de l'avenir. Un remaniement européen est inévitable. La France n'a pas encore formellement déclaré qu'elle place la question polonaise en dehors de sa politique. Elle ne saurait manquer de reprendre un jour le principe traditionel de sa diplomatie, et de reconnaître qu'il y a des engagements inviolables. »

«Ayons pour la Russie les mêmes sentiments qu'avait pour elle l'empereur Alexandre, lorsqu'il déclara devant la diète polonaise de 1818, sa résolution d'accorder à sa propre patrie les institutions de la Pologne. Alexandre avait des instincts sublimes. Quoique moscovite, il sentait la nécessité de l'intervention polonaise pour régénérer et civiliser sa patrie.... Soyons vis-à-vis de la Russie sans orgueil comme sans faiblesse, n'oublions pas les fières et nobles paroles adressées aux généraux russes par un de nos compatriotes: Nous pourrons devenir vos frères, vos esclaves jamais! »

« L'Europe se tromperait d'une manière étrange, en supposant l'émigration capable d'accepter un arrangement qui blesserait notre mission et notre dignité nationale. Il faut renoncer à toute conciliation, ou nous accepter comme un grand peuple avec nos principes historiques. »

«En regardant avec calme la situation actuelle du monde, nous apercevons des motifs plus graves et plus décisifs que jamais de nous attacher à nos légitimes espérances. La reconstitution de la Pologne est un besoin, non-seulement slave, mais encore européen. Ce serait un bienfait pour la Russie elle-même, qui comprendra qu'en nous exterminant comme nation, en nous assimilant à sa substance, elle porterait une atteinte irréparable à sa stabilité intérieure. »

« La Pologne est la grande affaire européenne. Mais je le répète, il faut nous réunir tous dans un même but; il nous faut de la logique dans nos pensées et une discipline sévère dans notre conduite, si nous voulons exercer quelqu'influence sur les événements qui se préparent, événements d'où peut sortir le rétablissement de la Pologne, et une reconciliation durable entre tous les Slaves. Si l'on nous voit suivre des insinuations légères, ou obéir à des tendances divergentes, on ne s'occupera plus de nous, et avouons-le, ce ne sera pas tout-à-fait à tort. »

« Notre mission n'est ni en Grèce, ni en Amérique. Quelque horribles qu'elles soient, nos souffrances doivent nous rester chères, et nous devons les subir par respect pour notre passé et notre avenir. Rien n'est perdu, tant que nous restons au poste que l'honneur nous assigne, inébranlables défenseurs de droits historiques de notre nationalité. »

La Toussaint et la fête de Saint-Jean de Kenty en Pologne.

Il n'y a pas de peuple au monde pour qui la fête de la Toussaint soit aussi solennelle, soit aussi complétement une fête de famille, qu'elle l'est pour les peuples slaves. C'est qu'en effet on ne trouve pas de race dont l'histoire ressemble davantage à un martyrologe. « *Pourquoi*, disait le pape Paul V aux embassadeurs polonais qui lui apportaient des drapeaux enlevés aux infidèles, et qui en retour lui demandaient des reliques, *pourquoi une telle demande? Ramassez de la poussière de votre sol : y en a-t-il une poignée qui ne renferme une relique de martyr?* » Si ces paroles pouvaient déjà être prononcées par un pape aux siècles qui ont précédé le nôtre, à combien plus forte raison peut-on les répéter aujourd'hui? Aussi la Toussaint est-elle, en Pologne, la fête la plus nationale.

L'union indissoluble de la religion et de la nationalité fait confondre en Pologne, dans un même culte, les martyrs de la foi et les martyrs de la patrie. Les uns et les autres ont

vécu et souffert pour le même sentiment d'amour désintéressé envers leurs frères et de dévouement au genre humain. « Depuis le touchant sacrifice de la reine Hedvige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche, et des légions pour la France, l'abnégation a été la vie de la Pologne, son métier et pour ainsi dire son industrie : c'est de ce pain là qu'elle s'est nourrie, et je ne sache pas qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les nôtres ; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret, quand le service de la patrie les en éloignait... Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient secours d'amour (*subsidium charitativum*). En vérité, il y a dans cette nation un parfum de dévouement qui embaume... Le moment de sa résurrection... sera sans doute une grande douleur pour certains diplomates ; mais ce sera une grande joie pour Dieu et pour le genre humain. » Ces lignes sont d'un homme peu suspect aux catholiques, elles sont de M. de Montalembert. Du reste, elles ne formulent rien qui ne soit déjà accepté par toutes les consciences indépendantes.

La fête de la Toussaint, fête générale et populaire de tous les saints de la patrie et de la religion, est précédée et comme préparée en Pologne, par une fête spéciale, une fête d'un caractère exceptionnel, celle de Saint-Jean de Kenty, le dernier docteur canonisé de l'église polonaise, dont Rome solennise chaque année la mémoire le 20 octobre. Cette fête fut insérée dans le bréviaire de Clément XIV, en 1770, à la prière du roi Stanislas, deux ans avant le partage de la Pologne ; puis, en 1782, Pie VI ajouta à cette fête un degré de plus d'importance, en la rendant ce que les casuistes appellent double. Ce fut la dernière protestation de l'église contre le brigandage politique qui lui avait enlevé l'appui de la nation la plus dévouée à sa cause. En récompense de sa fidélité, et comme adoucissement à tant de malheurs, l'église, dérogeant à ses habitudes, a voulu que tous ses serviteurs priassent une fois par an pour la Pologne, et protestassent avec elle contre l'attentat dont ce pays a été victime. Tel a été le dernier baiser imprimé par la mère des peuples chrétiens au front déjà glacé de sa fille chérie.

Mais ce gage d'amour est en même temps le gage d'une espérance et d'une foi assurée dans l'avenir. En effet, la Pologne est la seule nationalité pour laquelle l'église catholique ait prié et prie encore. En insérant dans son bréviaire un hymne à la louange de Saint-Jean de Kenty, l'église a dérogé avec éclat, par égard pour la Pologne, à la règle qui interdit désormais l'admission de chants nouveaux pour le culte des saints. L'église prie, et fait prier, le 20 octobre, le monde catholique entier pour la Pologne, dans un hymne du matin, inséré au bréviaire, et où se trouvent ces tendres paroles, adressées au bienheureux Jean de Kenty :

O qui negasti nemini
Opem roganti, patrium
Regnum tuere, postulant
Cives poloni et exteri.

L'addition de ce mot *exteri* est caractéristique, et offre la meilleure réponse à ceux de nos journaux dévots, qui montrent depuis quelque temps une si profonde indifférence pour le sort de la Pologne. Il semble que le public polonais ait compris quel avantage il pouvait retirer de cette fête ; car le jour de Saint-Jean de Kenty, l'église polonaise de Paris présentait une affluence inaccoutumée. Dans un sermon composé pour cette circonstance, un des prêtres de l'émigration réfuta avec force l'assertion impie et récente que l'église catholique ne reconnaît pas les nationalités ; il démontra, au contraire, combien l'église est animée d'un égal et maternel amour pour tous les peuples, et combien l'idée de démembrement et de partage des Etats basés sur une longue existence historique, est une idée barbare et anti-chrétienne.

NOUVELLES.

— *Russie.* — La Russie n'a pas accepté le rendez-vous de guerre que lui avait fixé l'Angleterre aux rives du Bosphore. La Porte, pour le moment, ne sera pas attaquée par les Austro-Russes ; ils l'ont trouvée trop solidement défendue. La Russie, en effet, serait impuissante à soutenir une guerre prolongée : l'état de ses finances ne le lui permet pas. Sa recette annuelle ne dépasse pas cent millions de roubles d'argent, et sa dépense est de cent-soixante millions. L'Allemagne d'abord, et plus tard la France offrent sans doute à la soif d'influence de l'autocrate un champ d'action moins dangereux et des résultats plus rapides.

— Après avoir publié à Paris une pittoresque et vivante histoire de l'Europe révolutionnaire en 1848, le célèbre et infatigable écrivain russe, Golovine, chassé de France, vient de faire paraître à Berlin un nouvel ouvrage qui a pour titre les *Mémoires d'un prêtre russe*, où il dévoile sans pitié toutes les plaies et les hontes du système gouvernemental des Romanof.—On nous écrit d'Allemagne qu'un autre représentant de la démocratie russe, l'ardent Bakunine, connu dans les journaux français par son *appel aux Slaves* pour les inviter à proclamer la grande république Slavo-Européenne, après avoir joué, en 1848, un rôle actif au congrès slave de Prague, et avoir exercé sur la *slovanska lipa* et son journal une influence qui leur valut plus d'une persécution, Bakunine se trouve toujours à Dresde où heureusement il n'a pas, comme nous l'avions annoncé, été exécuté militairement à la suite de la prise de cette ville par les Prussiens. Il demeure prisonnier de la Saxe qui ne songe nullement à le livrer à la Russie.

— *Moldo-Valachie.* — Les nouvelles des principautés deviennent inquiétantes. Les Russes paraissent vouloir en prendre décidément possession. Lüders s'y fortifie avec son corps, et Titoff y exerce sur l'administration une espèce de dictature. C'est maintenant que les cabinets de Londres et de Paris doivent regretter amèrement d'evoir toléré le passage du Pruth et l'occupation provisoire de Bukarest par les Moscovites.

— *Italie et France.* — Les journaux slaves persistent à voir dans la lettre du président de la République française à M. Edgar Ney, au sujet des affaires de Rome, le point de départ d'une nouvelle politique pour l'Europe. Pendant que les feuilles de Paris s'épuisaient en railleries sur cette lettre et sur l'envie intempestive qu'a eue le premier magistrat de la France de se montrer enfin Français, les Slaves ont pris au sérieux cette manifestation ; ils en attendent leur délivrance, comme une conséquence nécessaire du changement de domination en Italie. Le changement de ministère, que l'élu du 10 décembre vient d'imposer à l'Assemblée nationale confirmera plus que jamais les Slaves dans leurs espérances.

Les personnes qui désirent avoir la collection complète du journal *La Pologne*, réunie et brochée en volume, avec la table indicative des matières, sont priées d'en adresser la demande au bureau. Il suffira aux abonnés, pour recevoir cette collection, d'ajouter, en renouvellant leur abonnement, un supplément de 2 fr. dans un mandat sur la poste. Pour les personnes non abonnées, le prix du volume, franc de port, est de 3 fr. pour Paris, et de 5 fr. pour les départements.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Impr. Pilloy frères et comp., boulevard Pigale, 48.